Document généré le 25 avr. 2024 02:15

Liberté

La poésie
Cette poésie qu'on lit si peu…

Michel Van Schendel

Volume 2, numéro 6 (12), novembre–décembre 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59797ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Van Schendel, M. (1960). La poésie : cette poésie qu'on lit si peu…. *Liberté*, *2*(6), 380–385.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA POESIE

Cette poésie qu'on lit si peu...

Il y a peut-être quelque arrogance, quand on est poète, à critiquer la poésie de ses confrères. Ce n'est pourtant pas que je croie à la supériorité de la mienne. D'ailleurs, en principe, *la* critique n'est pas une férule et *le* critique n'est pas un censeur, — le censeur étant, de façon générale, celui qui pense être en mesure de donner des leçons au nom d'une objectivité dont il ne se doute pas qu'elle n'est jamais que la sienne. Disons que je me place résolument sur le terrain de mon objectivité à moi et que, sans voir l'ombre d'une incompatibilité entre l'activité critique et les nécessités de l'oeuvre, je trouve au contraire dans celle-là une méthode de réflexion qui inspire l'accomplissement de celles-ci. J'y trouve aussi un prolongement. Car les questions posées par la révélation que l'oeuvre fait de sa pensée sont elles-mêmes d'ordre critique. A l'égard de la poésie des autres, l'attitude critique *qui, de toute façon implicite, gagne à être explicitée,* devient une sorte d'interrogation permettant de vérifier l'ambition poétique que l'on poursuit soi-même. Il y faut de l'humilité. On parlait d'arrogance? . . .

Cette vérification, je crois, ne se fait pas à sens unique, au détriment des autres. Il est bien sûr qu'en dernière analyse on y procède pour son propre compte. Mais il est également sûr que c'est là une manière convaincante, la seule manière, d'éclairer l'oeuvre étrangère ou d'accueillir à leur niveau les clartés qu'elle dispense. La loi de l'échange est psychologiquement constituée, disaient les économistes classiques, par l'intérêt personnel. Ce qui ne veut pas dire qu'à lui se résume tout le domaine de l'échange. . .

*
* *

Parfois, hélas, il se produit qu'on n'ait pas le sentiment d'y gagner grand'chose, quelle que soit d'ailleurs la qualité de l'oeuvre. Celle-ci peut ne pas être accordée à notre sensibilité, ne pas être au niveau des préoccupations autour desquelles notre vie s'est construite. Le courant ne passe pas, et l'on se trouve pauvre et sec. Rien n'est plus décevant que cette impression. C'est elle en particulier que je ressens toujours lorsque je lis des poèmes de *Rina Lasnier.* Si, en refermant *"Mémoire sans jours"* (1), l'un de ses deux nouveaux livres (2), je me sens lourd, non de nourriture mais de fatigue et d'aridité, je me dis que cette pauvreté est la mienne et qu'elle date de loin, qu'avant même de lire Rina Lasnier, cette part qui est la sienne me man-

---

(1) *Les Editions de l'Atelier, Montréal,* 1960, 138 *pages.*

(2) *MIROIRS, proses, les Editions de l'Atelier, Montréal,* 1960, 129 *pages.*

quait. Et pourtant, non, je ne me donne pas tort. Je ne m'avoue pas infirme. Car je constate que quelque chose pourrait passer, que je pourrais l'admettre et m'en réjouir, qu'il y a là une passion de l'écriture, une chaleur du sens — et des sens hélas macérés de dévotion, ce qui m'apparaît comme une manière d'"aliénation" —, mais enfin un souci de la rigueur dont n'éprouvent le besoin la plupart des poètes canadiens, une divination du verbe poétiquement cohérent. Cela me convient... mais ne passe en moi que pour me faire éprouver à quel point je demeure irrémédiablement distant de l'ambition poétique de Rina Lasnier. J'en suis même agacé. Est-ce le catholicisme de l'auteur? Est-ce son mysticisme? Je n'estime pourtant point les procès de tendance et je connais peu de poèmes aussi exaltants que "Le Cantique des Cantiques" ou que ceux de Saint Jean de la Croix. Est-ce alors sa manière à elle d'être mystique, une espèce d'aristocratie cloîtrée qui maintient à bout de bras, et d'en haut, une barrière dans la contemplation de laquelle la voici qui se plaît? Cette barrière semble faite d'une expérience uniquement égotiste, presque égoïste, de l'amour mystique. L'égoïsme est une chose qui ne peut se pardonner en poésie, car la passion congénitale à l'existence du poème s'en trouve réduite. Est-ce là tout? Ou n'est-ce pas, plutôt qu'un sentiment ou qu'une expérience, précisément la poésie qui est en cause, une pauvreté qui n'est pas celle — nécessaire — de la poésie mais qui vient la vicier ? Ou bien encore est-ce que me voici occupé à justifier, sur le dos d'une oeuvre, la distance que je mesure par rapport à elle? Accordons une fois de plus que cette dernière hypothèse n'est pas à rejeter, même si...

Même si, tout de même, je crois avoir raison. Il y a des choses qui ne trompent pas. Le secret d'un art véritable, quelqu'un me le rappelait il y a peu, est de tourner ses défauts en qualités. D'une certaine manière la faiblesse d'un artiste est la justification de son oeuvre, ses défauts ne sont que les caractères de son originalité. On parle beaucoup de Saint-John Perse, ces temps-ci. Eh bien, il y a un caractère de son oeuvre qui *en lui-même* me déplaît, peut-être parce que certaines tendances personnelles me le rendent familier et m'en font concevoir l'embarras: c'est un sentiment aristocratique de l'existence. Mais ce sentiment est devenu "Exil" et "Vents". L'aristocratisme qui aurait pu être un étouffement s'est fait le sauf-conduit qui a permis au sentiment de l'existence de prendre le large. C'est à la lettre qu'il prend le large, avec quel mouvement! le hiératisme de la parole étant l'image rythmique, combien claire, de ce mouvement... Mais voici de nouveau Rina Lasnier: la référence à Saint-John Perse n'est pas de pur accident. Formellement, l'art de Rina Lasnier est en vague cousinage avec celui du poète d'"Eloges". Le même sens de la cadence propre au verset, le même amour des mots choisis pour leur aristocratie et leur mystique et qui voudraient avoir, chez elle, la même vocation d'accessibilité familière, le même don de la répétition marquant la structure propitiatoire du poème. C'est tout, c'est peu: beaucoup de poètes pourraient revendiquer le même cousinage. C'est peu, je le sais! Car je crois découvrir ce qui manque à *"Mémoire sans jours"*: le mouvement. L'expression est toujours au paroxysme; elle ne peut donc bouger. Elle en paraît prétentieuse. Elle en paraît négative. C'est une lèpre

qui se répand par plaques à travers le recueil et qui ne me fait apprécier que froidement les plus beaux poèmes. Et j'en veux à Rina Lasnier car je n'estime pas ce genre d'appréciation. Je lui en veux, car je n'ai été sensible qu'à la déclamation et au ridicule. Je ne suis pas bien disposé à l'égard des choses saintes mais j'aurais voulu par rapport à l'oeuvre oublier mes réticences. Je lui en veux de les aggraver. Et surtout, surtout, d'un certain haussement d'épaules en refermant le livre. D'un sentiment d'*inutilité* qui, un moment, confondit à mes yeux toute la poésie.

*
* *

J'ai lâché un mot grave. Les esthètes ne le pardonneront pas. Cependant, pourquoi ne pas parler ici de ce que tant de gens pensent et n'osent dire? De ce qui fait qu'à travers le monde occidental la poésie est si peu lue? Oh! je sais bien... En ce pays, nous avons un public stable de 300, 500, parfois 700 lecteurs. Il y en a qui s'en réjouissent. Ailleurs, disent-ils, même dans des pays prestigieux, les publics sont souvent plus restreints. Je le sais bien! Mais il se trouve que notre public est toujours le même, désespérément le même, qu'il est tellement stable qu'il ne se renouvelle pas et que, dans la même mesure, il n'apprend pas le discernement. C'est l'une des maladies locales de la poésie, et peut-être une maladie mortelle, une asthénie empêchant les organes de se revitaliser, une équivoque grave en tout cas, — qu'une plaquette, quelle que soit sa qualité, rencontre toujours presque le même lot d'acheteurs, d'une faible variation numérique. Et quel est-il ce public? Quelle catégorie de gens le constitue? N'est-il pas formé essentiellement de ceux qui ont jeté leur dévolu sur la poésie parce qu'ils ont peur de se mouiller à autre chose, parce qu'ils peuvent considérer la poésie comme une forme du parasitisme et qu'ainsi ils la dévalorisent? Mais ne doit-on mettre en cause que le public? Et les poètes? Je sais bien, aussi, que ces questions ne sont pas nouvelles, qu'elles agitent les petits cénacles et affleurent la grande presse, et qu'à force de les poser passionnellement, un peu comme je le fais, on en a fait des questions primaires, — alors qu'au contraire ce sont des questions-force. La poésie témoigne d'une vitalité plus ou moins factice, plus ou moins réelle: on expérimente, on déchire (rarement), on publie (en hâte), on se félicite (beaucoup). Pour qui? Pour quoi? N'est-il pas navrant de constater que la fraction pensante et agissante de la population, celle-là même qui pourrait valoriser la *fonction sociale* (je dis bien) de la poésie, ne lit pas nos publications et ne s'intéresse pas à nos débats? Ils en sont responsables et c'est tant pis pour eux? Sans doute! Mais c'est aussi tant pis pour nous. Et d'eux à nous, je pense que c'est nous qui y perdons le plus. Car on peut vivre sans la poésie, mais on ne peut pas vivre sans la vie telle qu'elle respire et telle qu'elle est organisée. Je sais également qu'il y a dans cette dissociation dont souffre la poésie une tendance quasi normale de nos sociétés modernes. Ici, sans doute, elle est non pas plus réelle mais moins masquée. Car nos poètes sont des êtres *marginaux* vivant dans un pays de *culture marginale,* et c'est toujours à partir des circonstances produites à la marge d'un phénomène que l'on peut le mieux juger de l'en-

semble du phénomène (de façon parabolique je me réfère encore à l'Economie Politique, en l'occurence aux théories marginalistes).

Je ne crois pourtant pas que la lettre morte soit l'augure prophétisant l'avenir de la poésie. D'abord parce qu'un travail de préparation s'est fait durant 25 ans et que les meilleurs poètes ont appris, quitte à parler dans le désert, à désacraliser les réalités dans lesquelles nous vivons. Ensuite parce que la Province est actuellement traversée de courants populaires de démystification d'autant plus profonds qu'ils viennent de loin et des couches élémentaires de l'expérience collective. Enfin, parce que certains poètes après quelques autres se révèlent soucieux de revivifier les contenus sociaux de la poésie. Bien sûr, les tentatives sont maladroites. Poétiquement, l'intégration n'est pas faite.

*
* *

C'est le cas de *Jacques Godbout*. Il vient de publier *"C'est la chaude loi des hommes"* (3). J'avoue n'avoir pas aimé *"Carton-Pâte"* ni *"Les Pavés secs"*, ses précédents recueils. Je ne les aimais pas pour l'humorisme de parti-pris qui était en eux et qui semblait vouloir leur donner une fausse couleur de philosophie genre brave-homme-d'esprit-à-qui-on-ne-la-fait-plus. L'affectation me met à la gêne, surtout peut-être l'affectation au jeu. Mais voici qu'elle se montre pour ce qu'elle est, une défroque. Et que, celle-ci dépouillée, apparaît le dos nu de la poésie. La maturité commençante de Jacques Godbout vient de ce qu'il accepte sa jeunesse. Du fait même il valorise le contenu verbal de sa poésie, sans toutefois assez de rigueur. S'il y a un manque de rigueur, ce n'est pas d'abord le langage qui est en cause. Ou, plus exactement, c'est le langage aussi, c'est le langage en ce qu'il est l'affleurement et, aussi, la création de la pensée; c'est d'une rigueur insuffisante de la pensée, celle-ci entendue dans un sens intellectuel et affectif très large, qu'il s'agit en effet. Mais cela est l'affaire d'une maturité qui très certainement s'approfondira et apprendra à rôder autour de son langage. Car voici déjà une simplicité, c'est-à-dire une manière strictement personnelle de parler. Elle porte un visage qui ne peut être confondu avec nul autre, même si de tels sentiments ont une résonnance familière, et qu'il n'y ait pas ici d'innovation:

"Les racines sont à rez de terre
Je les caresse
Et qui me payera l'impôt d'une tristesse?
Elles rongent les créneaux bleus"

Ce n'est pas formellement mais en lui-même que Jacques Godbout cherche à innover, par l'aveu d'une rêverie simplement sentimentale, — pourquoi ne le serait-elle pas? Mais il y a plus; il y a une recherche, des questions posées à la conscience du lecteur, l'espèce de courage qu'il faut pour placer en plébéien la poésie dans la réalité guerrière d'aujourd'hui. Je sais bien que le

(3) *Les Editions de l'Hexagone, Montréal,* 1960, 67 *pages.*

courage ne suffit pas et qu'en poésie rien n'est pire que les bonnes intentions. Mais je sais aussi que la poésie n'a pas pour vocation de rester étrangère à ce qui préoccupe tous les hommes conscients, — bien qu'elle cesse d'être elle-même dès l'instant qu'elle se contraint à ne traduire que le récit des *circonstances* particulières de ces préoccupations. Ce n'est pas le cas ici. Il faut noter une liberté irrévérencieuse, très saine, celle même de la poésie dont une des méthodes, pour se moquer des préjugés, a toujours été de les identifier à des dictons qu'elle travestit par le jeu de mots. L'allure de Godbout est un peu celle du dicton travesti. Rien n'y est bien profond, rien n'y poursuit un dessein rigoureux. Mais il suffit qu'une gravité, encore hésitante, apparaisse. Et je suis près d'admirer que le vers ne soit plus guindé par les parti-pris du jeu.

On ne me fera pas admirer cela chez *Pierre Trottier* dont l'art est plus assuré, plus conventionnel aussi. Il y a en lui un gentleman farmer de la poésie. Il cultive les belles-lettres, même s'il est vrai qu'il les cultive avec soin. C'est ce que je retrouve dans sa suite de méditations sur *"Les Belles au bois dormant"* de la mort (4). Le thème lui est devenu proche, mais vu les circonstances j'aurais aimé ne pas rappeler que cela n'est pas une garantie. Au travers de ces pages, la poussière me monte au nez, celle d'un poète Ovide dissertant sur la mort, désireux du style particulier aux citations littéraires, lisant sur son âne les classiques de la ritournelle, bref très humaniste. Je suis injuste. Je n'aime pas. Passons.

*
* *

Voici le moment d'une relative indécision. Jean-Guy Pilon vient de publier, naturellement aux Editions de l'Hexagone, *"La Mouette et le Large"*. (5) Les poèmes me semblent remarquables en ceci qu'ils sont très inégaux. Comme si le tout avait été bâclé en vue d'une publication immédiate. Ce qui fait apparaître plus incertaine une pensée dont j'en suis à me demander si la perfection formelle atteinte dans les précédents recueils de Pilon n'avait pas été qu'un masque. Et pourtant je me souviens d'avoir noté, en son temps, une tendance heureuse dans *"L'Homme et le Jour"*. Cette tendance s'accentue dans la présente plaquette. J'ai à la rapporter un plaisir qui n'est pas feint. Il s'agit de l'homme dans ses rapports avec les intimes de son existence, dans sa joie à partager leur vie, ce qui apparaît comme la meilleure part du poète, son niveau de sincérité. Son niveau d'innocence aussi. Car il fait, très innocemment, la découverte lui aussi de sa jeunesse par rapport à laquelle il n'éprouve plus le besoin de prendre de la hauteur. Il refait quant à lui l'apprentissage, tant de fois déjà effectué par d'autres, de la rupture des frontières du monde. Et c'est au niveau des sentiments les plus quotidiens et les plus intimes de l'amour que cette rupture s'accomplit. Ainsi en est-il de la mer. Elle était, chez lui comme chez beaucoup de poè-

---

(4) *Les Editions de l'Hexagone, Montréal,* 1960, 55 *pages.*
(5) *Les Editions de l'Hexagone, Montréal,* 1960, 70 *pages.*

tes canadiens, un symbole du départ ou du désir de départ. Elle est maintenant plus physique et plus active: elle est l'expérience du voyage. Elle est le chemin vers une humanisation élémentaire mais concrète du poète. J'ai dit *élémentaire:* c'est hélas littéralement vrai et ce qui confère un caractère encore flou et fragmentaire à l'expérience poétique conçue, trop étroitement sans doute, comme une expérience de la vie. Si en effet elle y trouve sa coïncidence, il faudrait discuter de cette dernière expérience: je ne veux et ne peux le faire, tandis que je devrais pouvoir m'y résoudre à l'égard de la poésie. Je me bornerai à dire qu'il y a une mythologie du sexe comme il y a une mythologie des dieux et que tomber de l'une dans l'autre n'est pas un trait d'affranchissement. Mais je m'en moquerais bien — cela ne me regarde pas — si je n'avais pas l'impression qu'une certaine ségrégation des sensations amoureuses ou de ce qui en est dit ne tendait pas à affaiblir le contenu poétique: c'est au poète qu'ici je m'adresse.

Je m'explique alors l'habit un peu négligé des poèmes (mis à part quelques-uns comme le très beau *"Ponts suspendus")*. Ce qu'il y a de vague en eux, de négligé, est à la fois un signe de la naturalisation du poète, de sa plus grande acceptation de ce qu'il est encore, — et une marque du manque d'homogénéité ou de rigueur de sa pensée, ceci étant la conséquence de cela.

La rigueur est décidément ce qui nous manque le plus. Mais qu'elle soit un approfondissement de la conscience ne doit pas effrayer. Car elle est aussi un apprentissage. Nous ne sommes tous que des tâcherons : c'est ce qui fait notre honneur.

Michel VAN SCHENDEL